

à eu recours, d'un commun accord, à des arbitres. Celui désigné par les témoins de M. Launay était M. Henri Rochefort.

Les deux arbitres ont été d'avis opposés, ils ont résolu de s'en remettre à un troisième, M. Hébrard de Villeneuve, conseiller d'Etat, président de la Société d'encouragement à l'Escrime.

M. Hébrard de Villeneuve a décidé qu'il n'y avait pas lieu à rencontre. Cette sentence met fin à l'incident.

Tout cela est très simple en somme, et on n'en aurait pas parlé s'il ne s'était pas agi du fils du Président de la République.

Un point c'est tout.

Voilà où ils en sont, en France, avec leur idiotie du duel. Espérons que, eu égard à la bonne volonté manifeste du fils à papa, et malgré la décision du tiers arbitre, l'honneur s'est fait laver cette fois encore, et... proprement !

UN PARISIEN.

LES ZOUAVES PONTIFICAUX

L'impitoyable Mort fauche dans nos rangs. A voir les noms des disparus depuis le départ pour le ciel de notre regretté et bien-aimé M. B.-A. T. de Montigny, si bien surnommé le Bayard canadien, on se croirait revenu au temps des combats épiques de Castelfidardo, de Mentana, de Rome, ou, durant l'année terrible en France, de Loigny. On se surprend à écouter, et l'on entend l'écho des paroles prononcées le 19 septembre 1860, au lendemain de l'héroïque prouesse des Franco-belges conduits par Lamoricière, Allet, de Charette et le noble de Pimodan, paroles prononcées, disons-nous, par le chef de l'armée du roi félon Victor-Emmanuel, le général Fanti : " On se croirait à un bal de Louis XIV ! "

Les plus beaux noms s'y trouvent, en effet. Que ce soit un notaire Marion, un Doré, un Meunier ou un de Montigny, ils ont tous cette auréole que donne la seule vraie noblesse, ils sont tous de cette noblesse la seule enviable : la noblesse du cœur !

Vous souvient-il, chers lecteurs, de ce singulier récit que nous publions dans le numéro 804 du 30 septembre dernier de ce MONDE ILLUSTRÉ, sous le titre de : *Sacrifice étonnant*, récit qui se terminait par ces mots : " Pourquoi nous avait-Il (Pie IX) ainsi tous embrassés ?... "

Nous ne nous sommes jamais arrêté à ces divagations singulières de la folle du logis, divagations appelées rêves. Aussi n'avions-nous pas tout dit en contant celui-là, mais presque malgré nous, dès que ce numéro fut paru, nous y mimes à la main ce que nous avions cru ne devoir pas dire. Nous lisons dans le numéro de notre collection cette addition manuscrite suivant immédiatement la phrase ci-dessus transcrite : " Nous marquait-Il pour la Mort ?... "

On serait tenté de le croire. Sur cet immense champ de bataille appelé la terre ; dans ce tourbillon incessant où passent avec une vertigineuse rapidité la naissance, la vie, la mort, pour recommencer dans un entre-choquement épouvantable ne laissant plus le temps de percevoir ces trois degrés de l'échelle humaine, les tombes dominant, elles dressent—effroyable antithèse—leurs trous béants contre lesquels frappent, meurent, et où s'engloutissent tous ceux que nous aimons !

Nous y courons. Non : nous nous y précipitons. C'est une fureur, une rage ! Résister, se roidir ?—Notre galopade—c'est à le jurer !—en est accentuée.

Ils tombent, nos zouaves, nos rangs s'éclaircissent, le régiment n'est plus même un de ses quatre magnifiques bataillons, un de ses bataillons ne compte plus une de ses compagnies, ses compagnies sont moindres qu'une de leurs anciennes escouades.

Au souffle du généreux dévouement des Montigny, des Drolet, des la Rocque, des Mc Gown, des Martin, de tant et de tous, l'Union Allet s'était constituée, devant unir les zouaves de la province de Québec,

leur servir à se sentir les coudes, comme on disait au régiment, ce qui signifie en français : s'aimer, entretenir l'amour du Pape, de l'Eglise, se soutenir mutuellement dans les moments de suprême défaillance, temporelle ou spirituelle. Voilà ce que signifie cette jolie expression du régiment : " Se sentir les coudes. "

Et ces preux que nous venons de citer n'ont pas failli à leur noble mission : si les résultats n'ont point répondu à leur attente, il faut en accuser beaucoup l'esprit du siècle qui, malheureusement, parvint momentanément à l'emporter sur l'esprit de corps.

Momentanément, disons-nous ; c'était, du moins, l'opinion de notre très aimé Bayard, M. de Montigny, président de l'Union Allet.

A nous, chers compagnons d'armes, de lui donner raison ! Sonnez le ralliement !...

Le ralliement !...

Et la froide tombe, toujours béante par delà la beauté trompeuse du Mont-Royal, a enserré tour à tour le chevaleresque premier Canadien, le dévoué Marion, notaire, le vaillant Doré, le pieux Meunier...

La Faucheuse était-elle repue ?...

Martin tombe à son tour, mais elle n'a pu, du moins, le vaincre que les armes à la main.

Le 22 janvier 1900, elle le marquait pour la récompense de ceux qui ont su combattre le bon combat.

Oui sans doute, ainsi que le disait notre estimé confrère du *Trifluvien* : " Martin subit parfois l'influence du milieu. "

Mais nous trouvons une raison plausible à cette imperfection.

Imaginez-vous les tortures atroces du père de nombreux enfants devant les souffrances de ces êtres qu'il aime mieux que lui-même !—Oh ! cette lutte maudite pour la vie !... Il faut du courage pour préférer la misère au reniement de ses principes !

Le sergent-major Joseph-Adolphe Martin était âgé de cinquante-cinq ans. Il était, au moment de sa mort, rédacteur en chef du *Journal*, de Montréal, paraissant à peine depuis un mois. Du mois d'avril jusqu'à l'apparition du *Journal*, ce pauvre père, privé de gagne-pain, avait souffert toutes les souffrances qu'un cœur de père peut endurer : nul ne lui tendait la main, alors !...

Aujourd'hui, son éloge remplit les journaux ; ô conséquence des hommes, que révoltante est votre brutalité !...

A nous, zouaves survivants, de serrer une fois encore nos rangs, de nous sentir enfin les coudes dans toute l'acceptation du mot, de nous préoccuper du sort de ceux d'entre nous que la maladie, la misère, l'âge accablé peut-être.

L'Union Allet est convoquée en assemblée générale le 29 janvier (nous écrivons ceci le 25 janvier) : puissent vos élections être l'avant-coureur d'une ère de bonheur, d'union intime, d'affection entièrement renouvelée, cette bonne vieille affection de Rome, consistant à se sacrifier vivement, joyeusement, entièrement l'un pour l'autre !

" C'est un devoir impérieux pour nous—m'écrivait il y a quelques années un de nos officiers de France—de nous entr'aider, de secourir d'une manière efficace ceux d'entre nous qui sont dans le besoin ou qui souffrent ; et ce devoir nous vient de nos liens du régiment. "

Puisse notre saint Roi, le doux Pontife de l'Immaculée-Conception, obtenir le repos éternel à nos chers disparus, bénir ceux qui restent et ralentir, si possible les coups de l'aveugle mort.

Puisse-t-il garder aux survivants ou développer en eux l'amour du juste, du bon, de la Vérité, l'amour du Pape, l'amour de l'Eglise, l'amour qui distinguait notre saint Pontife : celui du pauvre, de l'ouvrier, du souffrant !

Jean Picard

Un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes.—CHARLES QUINT.

PRIÈRE POUR LA FRANCE

Sous ce titre, M. François Coppée a publié dans le *Gaulois*, à l'occasion des fêtes de Noël, cet appel touchant au Divin Enfant de la crèche :

*Dieu des Chrétiens, Dieu véritable,
En qui très humblement je crois,
Dieu du Calvaire et de l'Etable,
Dieu de la Crèche et de la Croix.*

*Dieu des souffrants, né sur la paille,
Et mort sur un gibet affreux,
Regarde... La France défaille,
Et nous sommes bien malheureux !*

*Un vent de discorde désole
Ce pays aux douces saisons,
Où le bon grain de ta parole
Jadis donna tant de moissons ;*

*Où, dans une simple fillette,
Ta puissance se révéla,
Quand Geneviève et sa houlette
Ont fait reculer Attila ;*

*Où—merveille encor plus étrange !—
Tu prêtas, contre l'ennemi,
Le glaive enflammé de l'archange
A la vierge de Domrémy.*

*Hélas ! la France qui fut tienne,
Depuis trop longtemps fut ta loi ;
Mais son âme toujours chrétienne
Dans l'angoisse revient vers toi.*

*Où, les dalles de ton église,
Nous les userons à genoux !...
Mais notre patrie agonise.
Sauve-nous, Seigneur, sauve-nous !*

*Vois. Tous les cœurs sont lourds de haine,
On respire une odeur de sang,
Et la catastrophe est prochaine...
Pitié ! Pitié, Dieu tout-puissant !*

*Qu'un soudain éclair de ta foudre,
Pendant qu'il en est temps encor,
Jette à terre et réduise en poudre
L'idole infâme, le Veau d'or.*

*Culme le pauvre plein d'envie,
Qui gronde aux portes du festin,
Et donne aux heureux de la vie
Le cœur du Bon Samaritain.*

*Cette noble France, tu l'aimes ;
Elle a fait ton geste souvent.
Protège-nous contre nous-mêmes.
Fais un miracle, ô Dieu vivant !*

*Rends-nous vraiment égaux et frères,
Sous un ciel pacifique et doux ;
Et, si c'est l'orage des guerres
Qui menace, ô Jésus, rends-nous*

*La foi du soldat catholique
A qui le trépas semble beau,
S'il voit ton Paradis mystique
A travers les trous du drapeau !*

*Arrête-nous au bord du gouffre.
Pour Noël, divin nouveau-né,
Dis-nous que ce peuple qui souffre,
Par toi n'est pas abandonné.*

*Car, cette nuit, Fils de Marie,
Tel qui prétend ne croire à rien
Malgré lui sent son cœur qui prie
Et se retrouve un peu chrétien.*

*Vois, dans ces heures menaçantes,
Les pauvres mères tout en pleurs
Joindre les deux mains innocentes
D'un petit enfant sous les leurs,*

*Et vers les clartés sidérales
Et les abîmes effrayants,
Toutes nos vieilles cathédrales
Tendre leurs clochers suppliants !*

FRANÇOIS COPPÉE.
de l'Académie française